

"SUPPOSE QUE TES YEUX SOIENT MYRTILLE"
... OU LES PETITS PAPIERS DES ECOLIERS

Trois cents brouillons et "petits papiers" souvent trouvés... à la poubelle, c'est là un corpus inédit dans les annales des analyses de textes ! Claudine FABRE affirme par ce choix son désir de s'intéresser aux "usages NON-STANDART dans des écrits d'écoliers". Par opposition aux pratiques scolaires "STANDART", essentiellement centrées sur l'apprentissage du code scriptural, il s'agit ici en quelque sorte d'écriture "parallèle" : petits mots, correspondances, histoires, devinettes, souvent brefs inachevés, "sans apprêt", jetés parfois, non sollicités par l'instituteur, non destinés au groupe-classe, mais cependant nourris des pratiques d'écriture et productions familières à la classe.

Ici donc les enfants explorent à leur manière leur pouvoir d'écrire, à travers des formes multiples : ils font signe, inventent, jouent, argumentent, raturent, font leurs gammes, sans l'intervention des adultes. Mais ils savent que cette écriture "clandestine" est permise, approuvée sans doute : le temps n'est plus de ces petits mots interdits, confisqués, publiquement ridiculisés, dans une école où "communiqués", à l'époque, signifiait étrangement tricherie ou déviance.

Aux sempiternelles plaintes -complaisamment répercutées par les médias- Claudine Fabre répond, point par point, par une analyse attentive du fonctionnement de ces "petits écrits".

"ILS NE SAVENT PAS ECRIRE...?"

Certes les segmentations sont encore tâtonnantes (d'acor !) l'orthographe hésite souvent, surtout sur la morphologie des verbes -nous sommes en cours élémentaire- mais la syntaxe est normale, la communication possible et la fonction expressive intense. Une certaine "ivresse rythmique et verbale" se manifeste dans les écrits à caractère ludique ou comptines, chansons, poèmes répétitifs offrent visiblement à l'enfant tout un répertoire de formes où puiser pour ses variations personnelles.

Malgré quelque mélange des genres, ou plutôt des registres de langue, les récits témoignent de la capacité à construire de petites séquences narratives incluant des dialogues. Quant aux ratures, elles sont le signe évident du conflit entre vouloir-dire et savoir-dire. Traces d'une attitude réflexive, auto-critique en quelque sorte, elles révèlent que l'enfant tâtonne, cherche ses règles, les généralise parfois à tort "alors il (prenat) pris une louche..." s'efforce à la correction, trouve parfois des solutions de rechange..."alors il arriva à une maison (d'ont on) qu'on(t) lui avait indiqué...". Ainsi, parallèlement au travail scolaire, l'enfant s'approprie le savoir-écrire par des cheminements qui lui sont propres, rarement pris en compte par l'école.

"ILS N'AIMENT PAS ECRIRE...?"

Tout ici dément cette affirmation.

Plaisir du tracé dans l'espace : floraison de lignes, vagues, guirlandes de mots, calligrammes... nous rappellent qu'écrire est d'abord un geste. Plaisir aussi d'explorer les mots, leur forme graphique ou sonore, leur "corps", leurs dérivés. Rythmes et sons s'en donnent à coeur joie, mimétiques, parodiques... Multiples sont les métaphores opérant leurs métamorphoses, simples ou complexes : "mot-trompette", "les mots sont des corbeaux", "le soleil chante sous la nuit".

Un autre rapport à la langue se joue ici, sans doute permis par les pratiques de la classe. Tous les signes qu'on découvre, nombres, noms, sigles, citations, viennent se greffer dans l'écriture : "dans deux cent mille ans le verbe repasser repassera..." "Moi je m'appelle Jean de l'Ours".

L'enfant semble découvrir les pouvoirs de la nomination : à travers ces noms que je crée, j'explore des possibilités lexicales ou poétiques, mais aussi je me rebaptise, je me donne TROIS noms par exemple (le nom propre n'est-il pas "le prince du signifiant" selon Barthes et une "métaphore de la personne" selon Lévi-Strauss)*. Si le discours indirect n'est pas maîtrisé, c'est qu'ici l'énonciation fonctionne à deux niveaux: celui qui raconte, celui qui parle... Ainsi se construit le double jeu (je) de l'écriture, le plaisir de parler à plusieurs

voix, comme tout à l'heure à travers plusieurs noms, même si "Sé tu qu'aux petits enfants on leur donne un où deu(ss)x clac (quan) quand il(s) (on) on plusieurs noms !

Tout ici témoigne du plaisir d'écrire, d'une pratique d'exploration parfois jubilatrice, expérimentant ses limites.

"ILS N'ONT RIEN A DIRE..."

Si le désir d'écrire précède ici le savoir écrire, ces "petits papiers" "disent" aussi beaucoup, plus sans doute que bien des "rédactions" standarts, bien léchées, empesées d'ornements, multipliant "l'effet marquise" et parfaitement inauthentiques comme Duneton en a retrouvé le prototype dans sa mémoire.*

Ici s'inscrit l'intense désir de communiquer : appels à l'autre, demande d'amour, invitations à répondre, poursuivre, inventer "invente la suite mais très très BISARRE", croyance au pouvoir de la parole qui séduit, engage, relie ("je s'est que tu cause véronique parce que tu () l'aime". Peu à peu circulent des images insistantes, des foyers d'imaginaires collectifs semblent naître, des personnages où se cristallisent les désirs et les angoisses. Tel ce "voleur de paroles" qui s'amplifie, prolifère toute une année dans ces brouillons fantasmatiques, tissant dans ses avatars les représentations des enfants : risques de la parole non protégée, place du secret, ambivalence du langage, bénéfique ou maléfique.

Enraciné dans le corps, la bouche, l'oreille, la parole est aussi vitale que la nourriture.* Atteint dans son intégrité corporelle, malade, en proie à la "fiontrofonade", muet, sourd, mutilé, disparu, le "voleur de parole" n'incarne-t-il pas ce lien vital ? Seul "le livre" où le "voleur de parole" pourrait être "enfermé", conjurerait la menace, comme si l'écriture était encore catharsis.

Ce "rien à dire", selon Cl. Fabre, nous remue bien au-delà de certaines banalités adultes sur la "communication.

Ainsi les "écrits non standard" gardent la trace d'une recherche fortement ancrée dans la subjectivité, le désir de communiquer, deux fonctions essentielles du langage. A travers l'éventail diversifié des formes s'y exercent des visages fonctionnels, ludiques, argumentatifs, poétiques...

Omniprésente, la création de rythmes inscrit la présence de la voix et du corps. Enfin, dans la rature se font jour à la fois le travail d'appropriation des contraintes du code et l'irruption de l'imaginaire.

D'autres lectures de ces écrits seraient sans doute possibles. Celle de Claudine Fabre, par le démenti qu'elle apporte à certaines idées reçues, débouche sur des questions essentielles concernant les pratiques d'écriture instituées dans l'école.

Curieusement, une phrase s'obstine dans la tête à la fin de ce résumé, irritante comme une énigme : "c'est vous qui volait les paroles".

Jacque Saint-Jean

* Claudine Fabre, professeur

* Pierre Colin

*"Pour la pensée indigène, le nom propre constitue une métaphore de la Personne" LEVI STRAUSS Mythologiques II Du miel aux cendres.

* Parler croquant pages 224 et suivantes

* Robinson le sait qui instruit dans l'article II de sa charte l'obligation de parler à haute voix (P 71 Vendredi ou les Limbes du Pacifique).

* Jackie SAINT-JEAN

Paru dans "Cahiers de Poèmes"
"ELOGE DE LA RATURE"